

La fonction des références bibliques dans l'oeuvre romanesque d'Anne Hébert

Lidia Anoll Vendrell
Universitat de Barcelona

Que l'oeuvre d'Anne Hébert foisonne de références aux textes sacrés, c'est quelque chose qui n'échappe à aucun lecteur. De son premier roman au dernier, bien que non pas au même degré, *La Bible* devient un outil qui fait partie de la technique de notre auteure, que ce soit pour illustrer, pour comparer, pour jouer avec ses mots ou ses images. Tantôt faisant partie du corps du récit, comme si c'étaient des mots à elle -dans ce cas, souvent, devenant flagrante parodie-; tantôt à la manière d'exergue, comme si ces mots condensaient à eux seuls le récit dont ils sont l'en-tête; tantôt simple citation que le contexte fait virer du sacré au profane.

Interrogée à ce sujet, l'auteure a dit: "Cela fait partie de mon patrimoine, parce que la liturgie, les Écritures, l'Évangile concernaient les gens de ma génération. C'étaient non seulement des dogmes, une morale mais une culture aussi". (VANASSE, 1982: 444). Nous ne nous doutons pas de la véracité de sa réponse, mais cela n'explique pas l'emploi qu'elle fait de ce patrimoine. Vanasse, qui se montre fin connaisseur de l'oeuvre hébertienne, doit avoir ressenti, par les réponses d'Anne Hébert, qu'elle n'est pas de celles qui voudraient nous enlever le plaisir de la découverte. Le choix de son en-tête, reproduisant des mots des *Enfants du sabbat*, me semble tout à fait significatif à cet égard: "Non, aucun de ces petits questionneurs ne parviendra à me soutirer la moindre parcelle de vérité."

De même que le travail de Sirois, qui s'était intéressé, bien avant moi, à cet aspect de l'oeuvre hébertienne, à un moment où le corpus s'arrêtait aux *Fous de Bassan*, mon travail part d'un prélevé de ces échos bibliques et d'une mise en rapport avec leurs sources, mais mon but est tout autre: déceler la portée de ces références dont la fonction me semble aller au-delà du domaine esthétique.¹ Vu les

1. "L'écrivain transcrit son expérience, mais il la modèle, il la fabrique en fonction de buts esthétiques." (VANASSE, 1982: 441).

limites spatiales et temporelles qui nous sont imposées, je délaisserai celles qui, par leur caractère neutre, ne répondent pas à mon entreprise, ainsi que toutes les images ou allusions concernant le diable, l'enfer et le monde de la sorcellerie (souvent toute proche des rites religieux), même s'ils ont leur source dans les textes sacrés.

Puisque nous sommes déjà en mesure de juger de l'ensemble de la production hébertienne, nous aurons à nuancer l'affirmation de Sirois, d'après qui l'emploi des références bibliques va *in crescendo* au fil de sa production romanesque. En fait, cette affirmation n'était pas tout à fait juste, car il y avait eu une trêve, pour ainsi dire, avant *Les fous de Bassan: Héloïse*, roman fantastique dont le personnage principal est Bottereau, plus populaire que biblique, même s'il jouait le rôle de tentateur. Les deux romans² qui complètent la production hébertienne: *Le premier jardin* et *L'enfant chargé de chaînes* ne sont pas étrangers à cette technique; l'emploi, pourtant, s'y fait plus discret.

Personne ne pourrait soupçonner, à la vue du petit nombre de références repérées dans *Les chambres de bois* (1958), que leur emploi pèserait si lourd dans l'ensemble de l'oeuvre hébertienne. Dès ce premier roman, pourtant, nous observons que leur emploi ne répond pas à des impératifs majeurs: une simple constatation, une comparaison, le fait d'établir un parallélisme entre deux situations, l'illustration d'un raisonnement, une réplique peuvent amener cette référence, garants de l'empreinte d'un certain enseignement religieux dans son esprit.³ Plus au moins fidèle, plus ou moins truquée, cette référence répond à une lecture tout à fait littérale de *La Bible*.⁴ Autre constatation non pas moins pertinente: la référence serait, souvent, bien anodine, sans le côté subversif de sa glose. L'allusion à "Marthe et Marie"⁵ pour établir la comparaison entre Catherine et Lia nous en fournit un bon exemple:

L'ordre semblait régner. Les parts étaient faites, une fois pour toutes, claires et nettes. Catherine et Lia; "Marthe et Marie", pensait Lia. L'innocente fait le

2. De même que nous n'avons pas retenu *Le Torrent* (1963), nous ne retiendrons pas la dernière production, *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais* (1995), les deux étant classés comme récits. Si le premier servirait notre entreprise, le deuxième, où l'appel aux textes sacrés est nul, ne peut le faire.

3. "Personnellement, je crois que tout ce côté religieux chez moi, tout ce côté "parole" de la Bible m'a apporté beaucoup. C'est peut-être l'oeuvre qui m'a marquée le plus... Vous me parliez tout à l'heure d'influences..." (VANASSE, 1982: 444).

4. "Laissez les morts s'occuper des morts", que nous trouvons ici, sera reprise, avec des variantes, quatre fois dans son oeuvre romanesque. Dans tous les cas, elle sera prononcée, -nuances à part-, pour faire appel au droit que l'on a à suivre son chemin, laissant tout ce qui pourrait déranger le bonheur présent.

5. "[...] Marie, qui s'était assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe, elle, était absorbée par les multiples soins du service. Intervenant, elle dit: "Seigneur, cela ne te fait rien que ma soeur me laisse ainsi servir toute seule! Dis-lui donc de m'aider." Mais le Seigneur lui répondit: Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et t'agites pour beaucoup de choses; pourtant il en faut peu, une seule même. C'est Marie qui a choisi la meilleure part; elle ne lui sera pas enlevée." (*Luc*, 10, 38-42).

ménage; son corps humilié ignore l'amour. La honte de Michel est sur elle. Et moi, Lia, je suis l'honneur et la plus haute vie de Michel. Le monde de l'enfance, de l'infini loisir et de l'angoisse sauvage est à nous deux seuls. (*Chambres*, 119)

Remarquons que la comparaison pourrait n'avoir rien d'étonnant, -l'une travaille, l'autre est auprès de l'être aimé,- sans la dose de méchanceté véhiculée par sa glose. Que l'on ait voulu voir dans le passage biblique la jalousie de Marthe vis-à-vis de Marie, sa soeur; que l'on ait voulu interpréter les rapports entre Marie et Jésus comme des rapports amoureux, la sensualité qui pourrait s'en dégager n'a rien à voir avec l'air qu'on respire dans le texte hébertien. En plein dans une de ces situations auxquelles nous habituera Anne Hébert, la comparaison se fait d'autant plus subversive que Lia-Marie est la soeur de Michel, et Catherine-Marthe, sa femme. C'est la soeur qui se vante de son ascendant sur l'être aimé et se moque de la position de l'autre, attitude tout à fait absente du passage biblique.

Dans *Kamouraska*, le nombre de références est vraiment remarquable; les techniques employées plus variées. Ici, une simple évocation aux "Noces de Cana", placée dans une énumération de fables, devient accusation d'une éducation qui ne préparait les jeunes filles pour la vie à deux qu'avec des récits où tout était pur, doux, plein de beaux sentiments, respectueux:

Les fables. Les fables de Dieu et celles des hommes; *Les Noces de Cana* [Jean, 2, 1-10], *La Fiancée de Lammermoor*, *À la claire fontaine, jamais je ne t'oublierai*. L'amour, la belle amour des chansons et des romans. (*Kamouraska*, 69)

Cette méconnaissance de la réalité sexuelle, qu'entretenaient et la société et l'Église, constitue la grande hantise de nombreux personnages hébertiens.

La référence peut glisser, de façon subtile, à l'intérieur d'un raisonnement tout à fait profane, devenant profane à leur tour. Ainsi cet: "À celui qui n'a rien, il sera encore enlevé quelque chose",⁶ prononcé par le docteur Nelson, introduisant un raisonnement qui, partant d'images empruntées au domaine des échecs, parvient à la réalité la plus concise: "Je lui prendrai sa tour, je lui prendrai sa reine. Je lui prendrai sa femme, il le faut..." (129). Elle résume, ici, la décision prise par Georges, vis-à-vis de son ancien camarade de collège, qu'il gagnait toujours aux échecs, et dont il aime la femme.

Truquée, pour ainsi dire, la référence biblique peut se faire provocatrice en subvertissant les valeurs établies. Ainsi ce "Bénis sommes-nous par qui le scandale arrive" (*Kamouraska* 131),⁷ prononcé par la femme qui jouit, à l'avance,

6. *Luc*, 17, 21, dit ainsi: "Je vous le dis: à tout homme qui a l'on donnera, mais à celui qui n'a pas on enlèvera même ce qu'il a." Et *Marc*, 4, 25: 2 "[...] car celui qui a, on lui donnera, et celui qui n'a pas, on lui enlèvera même ce qu'il a."

7. "Il est inévitable que les scandales arrivent, mais malheur à celui par qui ils arrivent. Mieux vaudrait pour lui se voir passer autour du cou une pierre à moudre et être précipité dans la mer [...]" (*Luc*, 17, 1). Et dans *Marc*: 18, 7: "[...] mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive."

des effets sociaux de son adultère, comme un événement qui viendrait rompre la monotonie d'une société qui se veut puritaine, mais se désaltère, souvent, aux sources de l'interdit. Cette femme, pour laquelle on deviendra criminel, crie son désir en demandant, au docteur Nelson, son salut fait non pas de "prières et d'alchimies vertueuses et abstraites" mais de "toute sa chair d'homme vivant, de toute sa chair de femme vivante", et elle n'hésitera pas à ajouter ces mots: "Je suis l'amour et la vie" (170), écho des mots adressés à la soeur de Lazare: "*Je suis la Résurrection et la Vie*" (*Jean*, 11, 25) ou "*Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie*" (*Jean*: 14, 16), corroborant ainsi l'idée première de rentrer en plein dans la vie, dans la jouissance, telles que le monde les entend.

Parfois, il n'est question ni de contrefaçon ni de subversion, mais d'adaptation à une situation précise. Ainsi, des mots de *Marc* faisant allusion à Judas⁸ se font jour dans ce raisonnement de Georges Nelson: "Cet homme mérite la mort. [...] Il eût mieux valu pour le seigneur de Kamouraska qu'il ne fût jamais né" (*Kamouraska*, 202), ou ceux de *Matthieu*,⁹ traduisant la colère d'Élisabeth:¹⁰ "Maudite, il m'a appelée maudite. Si ton amour te scandalise, arrache-le de ton coeur..." (*Kamouraska*, 248), par lesquels elle défie l'homme à qui, quelques années auparavant, elle avait dit: "Dites seulement une parole et je vous obéirai" (*Kamouraska*, 123), reprenant, comme on peut le constater, la première partie des mots prononcés par le centurion (*Matthieu*, 8, 8).

Si le désarroi, la solitude, l'impuissance de l'homme sont traduits dans deux cas¹¹ par les mots du Christ expirant,¹² donc d'une façon qui ne mérite pas de commentaire, il n'en est pas de même des images qui évoquent l'impuissance et la solitude d'Élisabeth. Appelée à l'endroit du crime, hébétée, considérant l'étendue de son mal, elle traduit ainsi sa situation: "Changée en statue, Véronique fascinée sur le seuil de la porte, au premier étage de l'auberge de Louis Clermont, je réclame en vain un linge doux pour essuyer la face de l'homme que j'aime. Me voici emmurée dans ma propre solitude..." (*Kamouraska*, 218). Nous passons d'une citation précise, dans le premier cas, à l'élaboration d'une

8. "Le Fils de l'homme, en effet, s'en va selon ce qui est écrit de lui, mais malheur à cet homme-là par qui le Fils de l'homme est livré! Mieux vaudrait pour cet homme ne pas être né!" (*Marc*, 14, 21).

9. "Si donc ton oeil droit te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi: mieux vaut pour toi qu'un de tes membres périclisse et que ton corps tout entier ne soit pas jeté à la *géhénne*. Et si c'est ta main droite qui te scandalise, coupe-la et jette-la loin de toi; mieux vaut [...]" (*Matthieu*, 18, 9; 5, 29; *Marc*, 9, 43-47).

10. Un ancien élève du docteur Nelson, témoin de son désespoir, ignorant qu'il se trouve devant la femme qui a été à l'origine de sa perte, reproduit les mots de son maître: "*It is that damned woman that has ruined me*", ce qui provoque le courroux d'Élisabeth.

11. "Mon père pourquoi m'avez-vous abandonné?" (*Kamouraska*, 172); "Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée?" (*Les enfants du sabbat*, 137).

12. En réalité, ces mots se trouvent déjà dans les *Psaumes*, 22, 2: "Mon Dieu, mon Dieu... pourquoi m'as-tu abandonné?"

réflexion où se superposent deux images: celle de la femme de Lot (*Genèse*, 19, 26) et celle de la femme essuyant la face du Christ, chemin du Golgotha, métaphore, ici, de l'impossibilité de faire quoi que ce soit pour alléger le sort de l'homme qu'elle a perverti.

L'évocation du mythe premier, dans *Les Enfants du sabbat* où, par des images *sui generis*, soeur Julie expose sa seconde naissance, nous montre d'emblée le côté transgresseur de ce roman:

Dans mon sommeil le plus profond je vois un arbre immense, couvert de fruits rouges et noirs, très attirants, semblables à d'énormes mûres. La voix de Philomène, métamorphosée, appliquée, pédante, s'insinue, tout contre mon oreille

- C'est l'Arbre de Science, l'Arbre de Vie, le serpent qui a vaincu Dieu qui se trouve à présent planté dans ton corps, ma crottinette à moi. Tu es ma fille et tu me continues. Le diable, ton père, t'a engendrée, une seconde fois. (69)

L'arbre de Science, l'arbre de Vie, le serpent, les fruits alléchants, la voix insidieuse..., la force du mal l'emportant sur Dieu, renversant le mythe et, par conséquent, la désignant comme père de cette deuxième naissance attribuée au Christ dans les textes sacrés, sont des éléments qui se passent de commentaire.

Par l'entrelacement des références bibliques et des mots de la liturgie catholique, (à la manière de Flaubert, dans le passage des comices agricoles que nous connaissons tous), les voix et le rituel d'une sorte de messe noire font écho à ceux de la messe catholique aboutissant à une parodie¹³ qui désacralise tout en côtoyant l'irrévérence. Lorsque Philomène regarde ses enfants, et qu'elle déclare dans un rire de gorge: "Ceci est ma chair, ceci est mon sang!" (*Les enfants du sabbat*, 36),¹⁴ elle ne fait que constater un fait réel. Et lorsque, par des mots des *Béatitudes*: "Bienheureux ceux qui ont faim et soif, car ils seront rassasiés" (36),¹⁵ elle assure qu'il y aura à boire et à manger pour tout le monde, elle ne fait pas autrement. Par de légères modifications, on obtient un effet tout à fait

13. "[Philomène] trempe ses mains dans les bassines de sang [d'un cochon] que lui tendent les enfants, offre à boire à toute l'assemblée à même ses deux paumes aux doigts joints

*Hic est enim calix sanguines mei,
novi et aeterni testamenti
mysterium fidei,*

psalmodie le célébrant à chasuble verte, brodée d'or. Les cornettes blanches s'inclinent à l'unisson, sauf une d'entre elles qui a l'air de dormir, toute droite. Dessous cette cornette, la face éblouie de soeur Julie de la Trinité rit aux anges.

Tandis qu'Adélard écorche, éventre, étripe le cochon de lait pour le faire cuire.

Hoc est enim corpus meum.

Il se produit une grande confusion dans la chapelle du couvent. L'ordre des paroles de la consécration a été inversé." (*Les enfants du sabbat*, 43).

14. Écho de *Matthieu*, 26, 26; *Marc*, 14, 23-24.

contraire à celui des textes sacrés: ici, l'assouvissement des besoins terrestres est, de toute évidence, immédiat.

D'autres passages viseraient non pas à la désacralisation, mais plutôt à la dénonciation de certains aspects de la vie conventuelle: infantilisme, haines, abus de pouvoir, manque de foi... Par ce "Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, de tout petits enfants à la mamelle, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux",¹⁶ suivi de "L'obéissance aveugle, les rires innocents..." (55), se fait jour un esprit imposé qui sied mal à l'âge adulte; obéissance qui ne va pas sans révolte intérieure, tel ce "Tout ça m'écoeure! Si je savais qu'il n'y a pas l'autre bord, moi, je fermerai boutique, tout de suite!", mais qu'une voix, ici, sournoise se charge d'amadouer: "Souvenez-vous des trois jeunes gens dans la fournaise."¹⁷ Ils louaient le Seigneur, si je me souviens bien? Et le saint homme Job¹⁸ sur son fumier?" (49). Obéissance reflet de la puissance de ceux qui détiennent le pouvoir, que ce soit la mère supérieure, dans ce cas, ou le pasteur,¹⁹ dans *Les fous de Bassan* et que les deux textes expriment en faisant appel à des mots bibliques²⁰: "Je dis à l'une: va, et elle va; à l'autre: viens, et elle vient; et à la nouvelle postulante qui entre ici: fais cela, et elle le fait." (19). Et encore, faisant de son vouloir le vouloir de Dieu, la Mère supérieure n'hésite pas à conclure par des mots tirés de deux références bibliques qu'elle se charge d'enlacer de façon tout à fait logique: "Qu'elle ne mange, ni ne boive, ni ne communie, si tel est le bon vouloir de Dieu! Encore un peu de temps et tout sera consommé."²¹ (*Les enfants du sabbat*, 144), mais qui entraînent une certaine dose de comique. L'image biblique se rapportant au mariage évoquée par soeur Julie lorsqu'elle apprend que son frère n'a pas été fidèle au serment qu'ils s'étaient fait, serait sans conséquence sans les mots qui la précèdent et la parenthèse qui la suit: "[...] Cette fille se nomme Piggy. Ce qui signifie en français "petit cochon". Ce mystère est grand. Ils ne font déjà qu'une seule et même chair. Dieu l'a décidé ainsi (Piggy étant catholique, quoique anglaise)." (89). Comicité à part, ces mots remettent en question cette volonté derrière laquelle s'abritent tellement de décisions humaines.

15. "Heureux vous qui avez faim maintenant! car vous serez rassasiés." (*Luc*, 6, 21); "Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés." (*Matthieu*, 5, 6).

16. "Laissez, dit-[Jésus], venir à moi les petits enfants, ne les empêchez pas; car c'est à leurs pareils qu'appartient le Royaume de Dieu. En vérité, je vous le dis, quiconque n'accueille pas le Royaume de Dieu en petit enfant n'y entrera pas." (*Luc*, 18, 16-17; *Matthieu*, 19, 14).

17. *Deuxième livre des Machabées*, 7, 1-19.

18. *Livre de Job*, 2, 7 et ss.

19. "Depuis le temps que je dis à l'une va et elle va, et à l'autre vient et elle vient, je m'étonne de leur soudaine protestation." (*Les fous de Bassan*, 18). Ici, le pasteur ne parle pas de sa communauté, mais de deux jumelles qu'il a à son service.

20. Il s'agit ici des mots du centurion (*Matthieu*, 8, 9) servant à introduire le grand pouvoir qu'il accorde à Jésus.

21. "Encore un peu de temps" pourrait répondre à *Jean*, 14, 18; "Tout est consommé", à *Jean*, 19, 30.

D'après les mots de soeur Julie, qui suivent ceux de l'*Angélu*,²² ce qui tracasse les nones ce n'est pas que "le Verbe se soit fait chair et qu'il ait habité parmi nous", mais l'action du Saint-Esprit. C'est ainsi que les fanstasmes du désir se font jour par la glose des mots de l'annonce faite à Marie: "La nuit, des fantômes franchissent le mur du jardin, passent à travers les lourdes portes fermées à double tour. Le Paraclet nous engrosse, à tour de rôle. Le fruit de nos entrailles est béni." (56). Bien que d'origine tout à fait satanique, le fils unique qui doit sortir de l'union de soeur Julie et de son frère "[II] fera paître toutes les nations avec une trique de fer" (107), mots empruntés à l'*Apocalypse* (12, 5) qui pourraient avoir leur origine dans les *Psaumes*.²³

La rencontre avec les citations bibliques se fait, dans *Les Fous de Bassan*, depuis la page de titre: "Vous êtes le sel de la terre. Si le sel s'affadit, avec quoi le salera-t-on?" (*Marc*, 9, 50; *Luc*, 14, 34), -nous dit-on. Ainsi placée, nous ne pouvons pas croire qu'elle soit dépourvue de sens. Fait-elle allusion à la réalité du pasteur? Ce roman, comme *La Genèse*, débute par: "Au commencement...", (mots auxquels font écho ceux de *Jean*), et, après avoir exposé la situation, il y fait encore appel: "Et l'Esprit de Dieu planait au-dessus des eaux" (1, 1-2). En fait, rien n'y semble parodique, mais le lecteur qui connaît le récit biblique ne peut s'empêcher de penser que ces mots ne présagent rien de bon. Nous sommes loin de l'irrévérence des *Enfants du sabbat*; ici, les références bibliques serviront à mettre en relief les défauts des gens d'Église:²⁴ présomption, hypocrisie, concupiscence, manque de foi, etc.

Le pasteur, qui dirige cette communauté venue s'installer à Griffin Creek, depuis l'Indépendance américaine, se sent interpellé, non sans raison, par des mots tirés des textes sacrés. C'est par eux qu'il comprend la médiocrité de son existence, mais c'est par eux, aussi, qu'il se damne et qu'il damne les autres. Ainsi ce "Tu m'as blessée, mon ami, avec un seul cheveu de ta nuque", du *Cantique des cantiques*,²⁵ modulé consciencieusement pour faire "passer le souffle de la terre dans le Verbe de Dieu" (28), c'est-à-dire pour faire naître le désir chez les petites Atkins; ou cette allusion aux "fils d'Israël [qui] fructifièrent et foisonnèrent, [qui] se multiplièrent beaucoup, si bien que le pays en fut rempli"

22. "L'Ange du Seigneur a annoncé à Marie / Et elle a conçu par l'opération du Saint-esprit / Et le Verbe s'est fait chair / Et il a habité parmi nous." (*Les enfants du sabbat*, 56). Ce sont les mots du troisième et du quatrième vers qui appartiennent à *Jean*, 1, 14.

23. "Yahweh m'a dit: "Tu es mon Fils, / c'est moi qui t'ai engendré aujourd'hui; / Demande-moi, et je te donnerai les nations en héritage, / et pour possession les extrémités de la terre. / Tu les broieras avec une verge de fer, / tu les briseras comme le vase du potier!" (*Psaumes*, 2, 7-9). Dans l'*Apocalypse*, on peut lire: "Et elle enfanta un fils, un fils mâle, qui doit paître toutes les nations avec une verge de fer." Seule nuance, le passage d'une "verge" à une "trique".

24. C'est vraiment surprenant de constater que l'auteure ne fait pas de distinction entre catholiques et protestants pour ce qui est de l'autorité et de l'intégrité des dirigeants.

25. La beauté de ce verset m'amenant à relire le *Cantique des cantiques*, j'ai constaté qu'il ne s'y trouve pas.

(*Genèse*, 47, 27), non moins captieuse, par laquelle il est conscient de transmettre non pas un enseignement, mais “cette louange, cette exaltation d’eux-mêmes et de leur vocation de peuple élu, dans un paysage sauvage, face à la mer, dos à la montagne” (31). La critique d’une Église qui n’a su transmettre l’enthousiasme du salut se fait jour par ces mots qui contiennent, justement, une citation qui devrait être la plus grande manifestation de joie: “Les voix nasillardes psalmodient. *Mon âme exulte dans le Seigneur.*” (*Luc*, 1, 46). Des voix, rien que des voix, des sons, rien que des sons (29). L’insouciance du pasteur, vis-à-vis de ses paroissiens, se fait jour par cette référence biblique qui n’aurait jamais dû être adressée à des vieillards: “*Honore tes père et mère*, dit le pasteur, s’adressant aux vieillards de Griffin Creek, *afin que tes jours soient prolongés dans le pays que Dieu t’a donné. Amen.*” (54).

Un autre aspect dénoncé au moyen de références bibliques est celui qui a rapport à la sensualité. Compte tenu de la situation du pasteur, marié à une femme qu’il n’aime pas, brûlant d’envie de posséder les jeunes Atkins, les mots de Paul séparés de son contexte, prennent, ici, un ton comique, allant plutôt à l’encouragement: “Ma femme Irène, née Macdonald, est stérile. En d’autres lieux, sous d’autres lois, je l’aurais déjà répudiée, au vu et au su de tous, comme une créature inutile. *Je vous le dis, frères, le temps se fait court. Dès lors, que ceux qui ont une femme soient comme s’ils n’en avaient pas.*” [*Corinthiens*, 7, 29] (23). Une autre référence, celle du psaume “Le Seigneur est mon berger”,²⁶ revient, parmi beaucoup d’autres formules, dans l’esprit torturé du pasteur. Dans le cas que nous avons choisi, la comicité est obtenue par ce “*That is the question.*” qui nous remet inconsciemment à Shakespeare: “Les épîtres de Paul, le livre de Jean, là tout contre ma main, comme si on pouvait sentir le souffle des apôtres, rien qu’en posant la main sur les couvertures de cuir noir. Mes mains consacrées. Un jour... *Le Seigneur est mon berger. Jusqu’à quand?*²⁷ *That is the question.*” (22). Non moins subtile la référence choisie quand le révérend, “son habit noir, son col clergyman, sa face rougie...” va vers les dunes, faisant semblant de regarder l’horizon, lorsque, en réalité, il va à la rencontre de Nora Atkins: “*Magnifique celui qui veille et qui garde ses vêtements de peur de marcher nu et qu’on voie sa honte*”, qui répond, tout à fait, à la prévention du pasteur.

Parmi les nombreuses allusions concernant *La Genèse*, celle du raisonnement de Nora serait à retenir par son caractère revendicatif: “Faite du limon de la terre, comme Adam, et non sortie d’entre les côtes sèches d’Adam, première comme Adam, je suis moi, Nora Atkins, encore humide de ma naissance unique, avide de toute connaissance terrestre et marine.” (116). Il en serait de même du développement qu’elle fait de la citation biblique: “*Et le Verbe s’est fait chair et Il a habité parmi nous*”, qui nous amène l’image de la femme

26. Elle se trouve aussi dans *Les enfants du sabbat* (186) et *Le premier jardin* (167).

27. Ces mots, sans italique dans le texte, répondent eux aussi au psaume 13, 1-3.

nouvelle, celle qui fait pendant à la femme ancienne, faite d'ignorance et de soumission²⁸: "Et moi aussi, Nora Atkins, je me suis faite chair et j'habite parmi eux, mes frères et cousins de Griffin Creek. Le Verbe en moi est sans parole prononcée [...] J'ai quinze ans. Je résonne encore de l'éclat de ma nouvelle naissance. Ève nouvelle. Je sais comment sont faits les garçons." (118).

Deux allusions à l'arbre de la connaissance, planté au milieu du paradis, seront porteuses de l'un des fantasmes qui parcourent l'univers hébertien. Par là on comprend que la connaissance par excellence est la connaissance sexuelle, attribut qui était exclusif de l'homme, la femme n'y ayant droit que par le mariage, comme nous l'avons précisé lors de l'allusion aux *Noces de Cana*. Nora compare son oncle Nicolas, le pasteur, à l'arbre mythique: "[...] mon Dieu faites que le premier ce ne soit pas Perceval qui est idiot, ni mon oncle Nicolas qui possède la science du bien et du mal, comme l'arbre au milieu du paradis terrestre." (119). Olivia fait de même en pensant à son cousin Stevens: "Il est comme l'arbre planté au milieu du paradis terrestre. La science du bien et du mal n'a pas de secret pour lui. Si seulement je voulais bien j'apprendrais tout de lui, d'un seul coup, la vie, la mort, tout." (216).

Les mots du Christ, d'après *Jean*²⁹, proférés par Stevens, me semblent exprimer, ici, une réalité bien concise ("Encore un peu de temps et vous me verrez, encore un peu de temps et vous ne me verrez plus"), et ne mériteraient pas une attention spéciale sans la glose qui les accompagne ("Rien à faire pour éviter la comparaison, trop de lectures bibliques, dans mon enfance, sans doute", 88), qui porte la charge critique concernant un enseignement religieux fait de mots rabâchés dont ne restent que des échos.

L'implantation des premiers colons en terres canadiennes s'explique sous forme d'allégorie biblique dans *Le premier jardin*:

Quand le pommier, ramené d'Acadie par M. de Mons, et transplanté, a enfin donné ses fruits, c'est devenu le premier de tous les jardins du monde, avec Adam et Ève devant le pommier. Toute l'histoire du monde s'est mise à recommencer à cause d'un homme et d'une femme plantés en terre nouvelle. (*Le premier jardin*, 77).

La formule employée dans le récit biblique après chacun des jours de la création: "Il y eut soir et il y eut matin" (*Gen*, 1, 5-23) est parodiée de façon à montrer la monotonie et l'immensité des terres canadiennes: "Il y eut mille jours

28. L'exemple qui suit serait bien significatif à cet égard. En prenant comme point de départ: "Entende, qui a des oreilles pour entendre" (*Marc*, 4, 9; *Luc*, 14, 34), Hébert montre le sort de la mère du pasteur, de millions de femmes qui ont dû accepter toute sorte d'infidélités: "Elle qui avait des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre (trop outragée pour cela dès la première année de son mariage) se prend à contempler les champs roses d'épilobes." (*Les fous de Bassan*, 36).

29. *Jean*, 14, 19; 16, 16.

et mille nuits, et c'était la forêt, encore mille jours et mille nuits, et c'était toujours la forêt..." (76).

Dans ce texte, Hébert revient attaquer une religion faite de peur et d'ignorance. Flora Fontanges, déjà adulte, se remémore l'incendie qui l'a chassée, en quelque sorte, de son orphelinat. L'image des ténèbres que nous avons trouvée dans d'autres textes devient ici d'un pathétique dévastateur vu que les seules ténèbres que les enfants connaissent sont celles "où seront les pleurs et les grincements de dents" (*Matthieu*, 25, 30), et que le choix, dans cette situation terrible, doit se faire entre elles et la neige:

[...] quand on ne sait pas ce que c'est que la nuit, ne l'ayant jamais vue qu'à la dérobée, à travers une vitre, n'ayant jamais été dedans, ayant entendu parler des ténèbres là où il y a des pleurs et des grincements de dents, et la neige étale, sous nos fenêtres, froide dessus, brûlante dessous, la neige qu'on connaît déjà... (169)

Nous retrouvons également cette technique qui consistait à placer une référence biblique à côté d'une glose plutôt subversive:

Ni extincteur, ni escalier de secours, ni gardien de nuit, aucun exercice de sauvetage. "Le Seigneur est mon berger" chantent-elles, toutes en chœur, avant de s'endormir, tandis que soeur Saint-Amable affirme que pas un cheveu de leurs têtes ne tombe sans la permission divine. (*Psalme*, 23)

Les premiers mots de cette citation pourraient dénoncer le manque de moyens bien sûr, mais l'intention de l'auteure semble toute autre: la confiance dans le Seigneur, prêchée, ressassée, non pas assumée, non pas vécue, peut-elle nous libérer de veiller aux questions matérielles qui aideraient à ce que la volonté divine descende sur terre? Lors de l'incendie, il n'y a que soeur Saint-Amable, "évoquant Jésus-Christ pleurant sur Jérusalem, [qui] voudrait rassembler les petits confiés à sa garde autour de ses jupes" (168). Providentiellement, aucune des religieuses ne sera trouvée parmi les cadavres, le lendemain, preuve évidente que c'est par la connaissance que l'on peut trouver des solutions et que l'obscurantisme ne mène qu'à la destruction.

Par le jeune Éric, l'auteure se fait écho (non sans une bonne dose d'ironie, pourtant) d'une nouvelle manière d'entendre la religion qui ferait pendant à celle que nous venons d'évoquer. Il s'agirait, en quelque sorte, de partage, de fraternité, comme dans les premiers temps, mais les tendances écologistes, les influences hindouistes et de reminiscences hippies lui donnent une image toute autre. En rapprochant deux allusions: "suis-moi", que nous trouvons maintes fois dans les *Évangiles*, et "soyez parfaits comme mon père est parfait", Hébert montre que le nouveau recrutement n'a aucune exigence:

Il conserve pourtant une charité surannée qui le dépasse et l'entraîne là où il ne voudrait pas aller. Il croit que la vertu suprême, c'est d'être détaché de tout

quoi qu'il arrive, mais la compassion chez lui demeure agissante et ne le laisse pas en repos. Il n'a dit à personne "suis-moi et sois parfait comme mon père céleste est parfait" et pourtant ils viennent à sa suite et n'ont de cesse qu'il ne leur dise comment faire pour devenir doux... (57)

Remarquons, aussi, qu'il ne s'agit plus d'être bons, mais doux, changement qui ne me semble pas anodin. Pourtant, les réflexions de Flora, se rapportant à l'intégrité d'Éric, ce personnage qui a le pouvoir d'attirer la jeunesse, contiennent des images bibliques qui s'entremêlent de façon peu orthodoxe véhiculant des interrogations qui remettent en cause la pureté ou la gratuité de la mission du Christ et du jeune homme:

Pour ce qui est d'Éric, fils unique de parents fortunés, l'étonnement de Flora Fontanges est sans bornes. N'a-t-il pas l'air de jouer au pauvre, comme le Christ quittant le Paradis de son père pour endosser la condition humaine? Peut-être Éric a-t-il aussi quelque faute originelle à se faire pardonner par les pauvres de la ville gravement offensés, depuis le commencement des temps? (177)

En tout cas, les mots sont trompeurs, car la comparaison n'est pas sans conséquences: la mission rédemptrice du Christ, devenue "faute originelle à se faire pardonner [...]" subvertit tout l'enseignement religieux. Ce n'est plus l'homme qui doit être racheté, mais celui qui l'a rendu tel qu'il est, ce qui pourrait, en quelque sorte, nous faire conclure que la seule faute originelle que nous ayons, celle qui vient de la nuit des temps et à laquelle ne cesse de faire allusion Anne Hébert, est l'injustice faite par le puissant à celui qui n'a rien.

C'est encore de *La Genèse* que l'auteure tirera la plupart des références de *L'enfant chargé de songes*.³⁰ Je ne retiendrai que le récit de Lydie, aux ressorts sataniques, mais aux conseils plus audacieux:

Il faut que tu traverses ta peur comme un cerceau de feu, comme au cirque, tu sais bien. Après tu te sentiras forte et grande, l'égale de ta mère, et tu pourras la regarder dans les yeux et lui dire de se mêler de ses affaires. Personne n'osera plus se mesurer à toi, tu seras à jamais une grande personne libre comme moi, Lydie Bruneau.

Tenter Dieu et le diable à la fois. (103)

30. Pour une comparaison sur la pauvreté, elle aura recours à ce Job qu'on avait trouvé comme image de l'acceptation 31: "[...] et bientôt il lui faudra rentrer au pays plus pauvre que Job"; on rêve de "la terre promise" (132), la rencontre de l'être aimé, c'est "le paradis" ("Toi pis moi ensemble, c'est le paradis, mon beau monsieur!", 134), bien avant que puisse paraître l'image de "l'ange de feu, l'épée au poing" (*Genèse*, 3, 24) qui a chassé à jamais ses occupants, "pour [leur] perte et [leur] désespoir", évoquée dans *Le premier jardin* (151). La fille interpellée par sa mère, qui ne veut pas que ses fils échappent à son contrôle, n'aura comme réponse que ce "Suis-je la gardienne de mon frère?" (69) qui a servi, maintes fois, à éluder une réponse. Les images surgies dans l'esprit de cette mère lorsqu'elle comprend que son fils s'émancipe d'elle sont encore, dans leur incohérence 32, en rapport avec *La Bible*.

Remarquons la transposition du récit de la tentation biblique et la subversion des rôles, que nous avons remarquée dans d'autres textes, d'ailleurs, et que l'on peut interpréter en tant que revendication ou en tant qu'image des nouvelles directives du monde. À remarquer, aussi, l'image d'affranchissement total. La phrase finale, qui clôt le raisonnement, dépasse largement l'une des plus grandes transgressions contemplées dans *La Bible* ("Il est écrit aussi: 'Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu'" (*Matthieu*, 4, 7), du fait qu'il s'agit de dominer les deux puissances qui intègrent cet univers manichéen qu'est l'univers hébertien.

Le choix des références que je viens d'exposer me permet, me semble-t-il, de tirer des conclusions plus ou moins justes de l'emploi des références bibliques dans le roman hébertien. Cet appel constant aux textes sacrés n'exige pas seulement d'avoir bu à ses sources, mais une acuité mentale capable d'en subvertir le message, de le reformuler en dehors de toute signification religieuse. Nous voyons là le côté ludique auquel faisait allusion Anne Hébert. D'un autre côté, seul une personne ayant reçu ces enseignements de façon orthodoxe peut en sentir tout le poids, en analyser toutes les nuances, en dégager le côté subversif, voir le décalage qu'il y a entre la lettre et l'esprit, et se servir de cette technique non seulement à la manière d'un jeu, mais d'un exorcisme.

L'oeuvre d'Anne Hébert, oeuvre passionnée s'il en est, constitue une révolte constante sur les valeurs établies, sur toute hypocrisie, toute servitude. Il est vrai qu'elle semble bien loin des tracasseries quotidiennes, de la réalité dénoncée par les écrivains après la Révolution tranquille. Ce n'est pas la problématique sociale qui la hante, mais ce qui se passe à l'intérieur de l'individu, ce qui constitue son héritage ancestral et qui pèse lourd sur sa conscience. Son univers n'est pas celui de l'homme se débattant pour gagner le pain quotidien, mais celui de l'homme pris dans des situations limites, là où éclatent des passions dont il ne connaissait pas la portée. L'appel aux références bibliques lui a permis de faire de façon plus intellectuelle, plus subtile, ce que d'autres ont fait de façon tout à fait directe et, probablement, moins mal intentionnée.

L'emploi neutre de certaines références qui constituent des comparaisons, des parallélismes, seraient sans conséquence, vu que notre tradition culturelle a toujours puisé dans les livres sacrés. Mais l'emploi de la plupart des références, ici exposées, ne s'est pas voulu neutre: critique de l'Église, de ses membres, de la domination exercée sur les êtres sous prétexte d'avoir une mission divine à accomplir. Les exemples prélevés montrent la critique que l'auteure porte à une Église qui n'a pas su faire émerger cet homme, condamné depuis les origines, (ce qu'Elle n'a pas cessé de lui rappeler), le noyant plutôt dans des formules dont le message lui échappait; qui en est restée aux "fables", pour parler comme Élisabeth, ou à des merveilles comme dit le pauvre Perceval,³¹ sans se soucier

31. "[Le pasteur] grand raconteur de merveilles, le dimanche. Le fils de la veuve de Naïm, l'aveugle de Jéricho, [...] Jésus marchant sur les eaux. J'ai la tête pleine de merveilles débitées par le pasteur. Tous les dimanches." (*Les fous de Bassan*, 140).

d'aller plus loin dans l'enseignement religieux. Une Église qui, par mollesse, n'évolue pas avec le temps. Critique, aussi, d'une Église qui met l'homme en garde contre la concupiscence, mais qui en déborde Elle-même; qui prêche l'humilité, mais qui ne l'exerce pas; qui parle de la volonté de Dieu, pour exprimer celle des hommes, qui n'a vu que les entraves du message évangélique, mais pas la libération.

Le côté ludique de la technique hébertienne ne nous échappe pas: beaucoup d'exemples que nous n'avons pu apporter montreraient largement la subtilité de cette technique, mais ce jeu n'est pas un acte gratuit. La critique hébertienne, véhiculée de façon intelligente par l'intermédiaire des références bibliques, aurait pu jouer, aussi, à la manière d'un exorcisme par l'exigence de transgression de son propre jeu.

Cependant, côté ludique, côté transgresseur, côté critique sont devenus, déjà, inopérants pour quantité de lecteurs actuels. Pour capter la finesse des romans hébertiens, il faudra avoir recours aux éditions critiques. Lorsque je disais, au commencement de mon exposé, que le grand nombre de références aux textes sacrés contenues dans la production hébertienne n'échappe à aucun lecteur, j'étais consciente qu'il aurait fallu y ajouter "familiarisé avec les textes sacrés" ou, tout simplement, "à aucun lecteur de ma génération," la dernière, peut-être, à se nourrir de ces "fables" et de ces "merveilles" dont la portée s'avère immense pour ceux qui n'en restent pas à la lettre, et sans lesquelles je n'aurais pu jouir de la lecture d'une des plus belles productions de la littérature du Québec.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

HÉBERT, A. (1958): *Les chambres de bois*. Paris: Seuil.

HÉBERT, A. (1970): *Kamouraska*. Paris: Seuil.

HÉBERT, A. (1975): *Les enfants du sabbat*. Paris: Seuil.

HÉBERT, A. (1980): *Héloïse*. Paris: Seuil.

HÉBERT, A. (1982): *Les fous de Bassan*. Paris: Seuil.

HÉBERT, A. (1988): *Le premier jardin*. Paris: Seuil.

HÉBERT, A. (1992): *L'enfant chargé de songes*. Paris: Seuil.

La Sainte Bible. Nouvelle édition publiée sous la direction de S. É. Le Cardinal Liénart (1955). Paris: Létouzey & Ané; Éditions Siloé.

SIROIS, A. (1992): *Mythes et symboles dans la littérature québécoise*. Montréal: Tryptique.

VANASSE, A. (1982): "L'écriture et l'ambivalence, (entrevue avec Anne Hébert)". *Voix et Images* VII, 3, 441-448.